

il lui ordonna d'un ton courroucé de sortir et de ne jamais se permettre de reparaitre chez lui.

Le jeune gars, pénétré des conseils de Corentine, se contint et dit avec effort :

— C'est vous, M. Durantais, que j'ai demandé le premier ; j'ai beaucoup de choses importantes à vous apprendre, écoutez-moi, au nom du Ciel !

— J'en ai trop entendu ! j'en sais assez ! interrompit Emilien.

— Mon père ! ne le chassez pas ainsi ! ou j'en mourrai ! s'écria Marcelle.

Le baron Vincent de Minalès se tenait prudemment dans l'ombre :

— La situation se complique, pensait-il avec effroi, les crises se succèdent. Un seul mot, et je suis perdu ! Avant une heure, mille dieux ! il faut être en chaise de poste.

Marcelle et Pierre-Paul suppliaient encore ; Minalès tremblait et fut tenté de fuir ; mais il avait un demi-million entre les mains d'Emilien Durantais qui, fort heureusement n'écoutait pas, tempêtait, forçait sa fille à rentrer dans sa chambre et commandait avec fureur au jeune Roverin de se retirer.

Minalès se rassura dès que Marcelle fut sortie du salon :

— Très bien ! dit-il ; j'ai le temps de gagner la partie.

— Adieu, Marcelle ! à bientôt ! compte sur moi ! cria Pierre-Paul en saluant Emilien, qui éclata de nouveau en violents reproches.

— Non ! non ! de votre vie vous ne rentrerez ici ! M. le paysan ! Et Marcelle, dut-elle en mourir, entendez-vous, ne sera jamais votre femme.

— Monsieur, vous aimez trop votre fille pour penser ce que vous dites, répondit Pierre-Paul, qui fit bonne contenance jusqu'à la fin.

Mais, une fois en voiture, il ne put retenir ses larmes ; le cocher le ramenait alors à son auberge.

— Mon cher ami, disait le baron à Emilien, l'arrivée de ce malotru rend mon projet plus opportun que jamais ; votre femme aura beau faire maintenant, elle n'obtiendra rien de votre fille, qu'à votre place je ne perdrais plus de vue un seul instant.

— A Paris, est-ce possible ?

— D'accord ! partons donc, et sur-le-champ.

— Sans prévenir Clarisse ?

— Ecrivez-lui un mot, faites vos paquets,

moi je vais en personne chercher une chaise de poste.

— Mais les comptes que j'allais vous rendre ?

— Avertissons au plus pressé ! vous avez tous mes titres en portefeuille ?

— Oui, tous, et ce n'est pas sans peine !

— Je le sais, mon excellent ami ; aussi, zèle pour zèle ! Nous emporterons mes titres à Florence, et à plus tard vos comptes inutiles. L'essentiel est de trancher définitivement la situation intolérable où vous vous trouvez. Assez de scènes, point d'explications fâcheuses ; votre femme et votre fille ne peuvent plus vivre ensemble ; ce petit rustre breton reviendra tout à l'heure, n'en doutez pas !... Il est capable de faire quelque folie ; votre Marcelle m'a l'air aussi d'avoir mauvaise tête. N'hésitez plus ! Soyez ferme, soyez maître ! partons ! Je cours et je reviens, tenez-vous prêt.

XXXVIII.

TOUJOURS A POINT NOMMÉ.

En apparence, la conduite de Clarisse envers Marcelle était, depuis quelques jours, celle d'une marâtre impérieuse et jalouse de son autorité, celle d'une femme irritée qui se venge à plaisir, qui abuse de sa force et ne tolère plus la moindre résistance.

En réalité, la conduite de Clarisse était sublime. Elle se dévouait au salut de la triste enfant dont elle s'attirait la haine ; elle acceptait un rôle odieux pour l'arracher aux plus affreux périls.

On se rappelle que la jeune mère de famille, désespérée de voir ses avances repoussées, dit à Emilien qu'elle avait hâte de se décharger de la pénible mission de veiller sur Marcelle ; on a vu comment [après une parole touchante dont elle espéra beaucoup, elle la laissa en tête-à-tête avec son père. Mais, le soir même, en revenant de chez la comtesse de Lersant qui l'avait raffermie dans son espoir, elle eut la douleur d'apprendre de la bouche de son mari que Marcelle avait dans le cœur une passion insensée.

— Ah ! mon Dieu ! je comprends enfin ! murmura-t-elle.

Clarisse était consternée de l'état dans lequel se trouvait Emilien, qui développait avec une conviction navrante tous les arguments de Minalès et finit en s'écriant :

— M'abandonneras-tu maintenant ? Porterai-je seul le fardeau de ma tâche ?

— Non ! non ! je ne t'abandonnerai pas, Emilien, dit la jeune femme profondément touchée.

— Ah ! combien de fois j'ai été injuste envers toi, Clarisse ; pardonne-moi toutes mes erreurs, toutes mes violences ; l'amour paternel m'aveuglait....

— Emilien, ne mêle pas à ta douleur une autre douleur. Qu'importent tes torts envers moi, lorsque tu souffres ?

— Toujours indulgente et généreuse, toujours méconnue !... O Clarisse ! je rougis d'avoir pu hésiter entre toi et Marcelle, et d'avoir si souvent fait pencher la balance en sa faveur. Tu es irréprochable, tu ne recules devant aucun sacrifice, tu consens encore à m'accorder ton concours, quand tu aurais tant de droits à me le refuser ; et Marcelle, par sa coupable hypocrisie a été la cause de tous nos chagrins !

— Que n'ai-je pu obtenir sa confiance ! murmura Clarisse !

— Et comment était-ce possible ? Elle devait avoir honte de son indigne amour ! De là ses hésitations, ses mystères, sa langueur, je dirai plus, son remords. Elle nous a tous trompés, elle le sent ! Elle nous eût tout avoué sans efforts, si son cœur avait fait un choix moins méprisable.

C'était là un des arguments les plus captieux du baron de Minalès, qui était parvenu à détruire dans l'esprit d'Emilien l'effet des aveux touchants de Marcelle.

— Dans son enfance, Marcelle avait un ridicule penchant pour un petit vacher des environs de Lavignais, et, quoique ce fût sans grande importance à mes yeux, je n'ai pas à me reprocher de n'avoir pris aucune mesure à cet égard. Dès l'origine, au contraire, pour prévenir ce qui arrive, j'exprimai formellement ma volonté à Corentine. Marcelle n'a pu l'ignorer ; elle m'a désobéi sciemment. Durant tout le cours de ses études, elle a entretenu des rapports avec son jeune rustre, qu'elle voudrait épouser ; c'est de la folie !... Mais j'aime encore ma fille, malgré sa faute....

— Je l'aime aussi ! s'écria Clarisse, et je suis prête à te seconder de tout mon pouvoir.

Emilien, pénétré de reconnaissance, ajouta d'un ton affectueux :

— Du reste, ta pénible mission ne durera que peu de jours, j'ai un moyen infaillible de triompher de Marcelle....

— Toi ?

— Je vais la marier....

— A son âge !

— Elle a près de dix-sept ans, tu t'es mariée aussi jeune....

— Mais, si elle a une inclination sérieuse....

— J'userai d'autorité.

— Prenez-y garde, Emilien, votre fille vous respecte et vous aime, conservez sa tendresse....

— Je lui destine un excellent parti, un jeune homme charmant ; le mariage une fois fait, Marcelle sera enchantée d'avoir été forcée à m'obéir.

— Mais quel est donc cet autre jeune homme ?

— Le neveu de mon meilleur ami....

— De ton meilleur ami ? répéta Clarisse avec inquiétude ; de qui donc parles-tu ?

— De Minalès, parbleu !

— Ah !... cet homme est de retour ! s'écria la jeune femme, qui ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Oui, sans doute ! j'ai passé la soirée avec lui, nous nous quittons ; il a reçu mes confidences, il a été au-devant de mes désirs ; toujours bon, toujours dévoué comme autrefois, il m'a déjà rendu le plus grand des services.

— Lequel donc ? demanda Clarisse d'un ton glacial.

— Les larmes de Marcelle m'avaient sottement attendri, Minalès m'a mis en garde contre ces ruses de jeune fille.

Tandis qu'Emilien développait cette dernière pensée, entraînait dans le détail de ses nouveaux rapports avec le prétendu baron, Clarisse l'écoutait à peine.

Emilien parlait de sa vive reconnaissance pour un tel ami.

Clarisse, de plus en plus distraite par les rapprochements qui s'offraient à son esprit, méditait sur la situation de Marcelle, tâchant de s'expliquer le passé, cherchant une excuse à la dissimulation persévérante de la jeune fille, ne voulant pas encore admettre qu'elle fût aussi condamnable que la représentait Emilien.

A la voir ainsi recueillie, on eût pu la comparer à l'ange des miséricordes et de l'amour céleste. Ses grands yeux noirs, dont les paupières étaient encore gonflées par les larmes, avaient une expression d'ineffable douceur. Un vague sourire errait sur ses lèvres, comme si elle eût déjà entrevu l'espérance.

Belle d'une beauté que le malheur n'avait pu

fletrir, la jeune mère était encore embellie par les saintes émotions qu'elle ressentait.

Ses traits harmonieux s'illuminèrent d'une clarté soudaine :

— Emilien ! s'écria-t-elle tout à coup, es-tu sûr, bien sûr que ta fille Marcelle ait fait un choix indigne d'elle et de nous ?

— Question bizarre : reparti Emilien fort surpris d'être ainsi interrompu au moment où il parlait des offres et des ouvertures de Minalès, de la rente que le baron voulait lui constituer pour l'indemniser des pertes d'autrefois et du bonheur de s'allier à la famille d'un si galant homme.

— Ma question est fort naturelle répondit simplement Clarisse ; tu veux marier Marcelle. Eh bien ! au lieu de la contrarier, pourquoi ne pas combler ses vœux, si celui qu'elle aime mérite sa constance véritablement digne d'intérêt.

— Oh ! pour le coup, Clarisse ! votre indulgence dépasse toutes les bornes !

— Je désire le bonheur de Marcelle.

— Et quel est donc mon désir, à moi ?

— Je ne sais si je me trompe, mais le bon sens de ta fille l'aura préservée d'une faiblesse vulgaire.

— Celui qu'elle aime si follement est paysan d'abord.

— Mon aïeul et le tien étaient paysans.

— Nous sommes sortis de cette classe, est-ce pour y retomber ? D'ailleurs, mes renseignements sont complets, je ne consentirai jamais à l'union de ma fille avec un vacher brutal, ignorant, malappris, qui la battrait. . . . Bref ! la distance fera ce que le temps n'a pu faire.

— Que dis-tu ?

— Pour vaincre la passion de Marcelle, Minalès et moi nous l'emmenons en Italie. . .

Clarisse poussa un cri d'horreur, et, se jetant aux pieds d'Emilien :

— En Italie ! . . . avec cet homme ! . . . non ! non ! s'écria-t-elle, ne partez pas, au nom de Dieu ! . . .

— Pourquoi ces cris ? Que crains-tu donc ?

— Je crains M. de Minalès ! c'est notre mauvais génie !

— Allons donc ! fit Emilien en haussant les épaules.

— Veux-tu me réduire au désespoir ! dit Clarisse fondant en larmes.

— Non, sans doute ! c'est ton repos à toi-même que je veux assurer.

— Oh ! ne parles plus de mon repos ! reprit Clarisse en se relevant, et d'un ton énergique : Tu veux préserver ta fille Marcelle d'un mariage mal assorti, je m'en charge !

— Toi ! . . . mais c'est au-dessus de tes forces, ma pauvre Clarisse !

— Il n'est rien que je ne fasse pour soustraire Marcelle à l'influence fatale de ce Minalès, qui n'apporte ici que le malheur. Ta fille me hait peut-être, mais je l'aime, je veux la sauver. Il ne faut pas que cet homme pèse sur sa destinée.

— Mais que crois-tu donc, que crains-tu ?

— Il empoisonnerait sa vie, Emilien ! il la perdrait ! . . . Je ne raisonne pas, je supplie ! . . . je n'ai pas d'explications à donner, je parle sans preuves, mais je demande pitié. . . Marcelle à dans le cœur un amour que tu désapprouves, je le combattrai. Je me résigne, puisqu'il le faut, au rôle de marâtre, au rôle de tyran. J'épiera ta fille, je la domptera, je saurai me faire craindre, si je n'ai pu me faire aimer ! Dieu aidant, je remporterai la victoire ; mais, encore une fois, au nom du Ciel, ne pars pas avec M. de Minalès !

— Je ne puis te comprendre, dit Emilien ébranlé par les ardeutes supplications de Clarisse.

— Ne t'ai-je pas dit, et depuis bien longtemps, déjà, que cet homme m'inspire une aversion invincible ! . . . Te savoir avec lui, en voyage, hors de France ! savoir que l'avenir de Marcelle serait en ses mains. . . oh ! j'en deviendrais folle de terreur ! . . . Emilien ! par pitié pour mes enfants et pour moi, ne pars pas ! ne pars pas ! . . . Je vais m'occuper activement d'un mariage pour Marcelle, j'y intéresserai la comtesse de Lersant ; je ne me plaindrai plus, je supporterai tout, pourvu que tu me promettes de ne point partir.

Depuis cette scène, harcelé d'un côté par le baron, de l'autre retenu par Clarisse, Emilien hésitait sans cesse, usait de faux-fuyants, faisait chaque jour, avec une égale bonne foi, des promesses contradictoires, et, constamment irrité de sa propre faiblesse, déchargeait sa mauvaise humeur sur tous ses enfants comme sur sa malheureuse femme. Il se repentait presque aussitôt amèrement de ses colères ; mais, s'en accusait-il auprès du baron, il ne recevait d'autre consolation que le conseil pressant de partir pour l'Italie.

Que le caractère indécis et le jugement faux

d'Emilien soient ses excuses. S'il manquait de fermeté, défaut vulgaire qui, dans les circonstances où il se trouva, firent cruellement souffrir tous ceux qu'il aimait ; s'il appréciait mal sa propre situation et ne savait point en sortir par une ligne de conduite bien droite, bien tracée, décisive, — il avait des qualités assez rares pour se rendre digne de sympathie.

Sa probité, son honneur, son désintéressement, étaient à toute épreuve ; il avait un cœur sensible et foncièrement bon ; il aimait de toute la puissance de son âme Clarisse et ses trois enfants.

Il ne fut jamais ni libertin, ni joueur ; il n'avait pas de vices, et, si ses actes révélaient l'absence de toute fermeté, ses principes étaient inébranlables.

Son absurde opiniâtreté, particulière aux gens de sa trempe molle et sans résistance, avait ceci d'excellent qu'elle le rendait impeccable dès qu'il trouvait devant lui une règle imposée par les lois divines ou humaines. Il ne commit jamais à son escient une faute même légère, quoiqu'il eût évidemment mérité les blâmes sévères du comte de Lersant.

— En résumé, laborieux, ponctuel, esclave de ses engagements et de ses devoirs, Emilien eût été le modèle des pères de familles sans la fatalité qui le plaça sous l'influence d'un misérable dont il fut l'une des premières victimes.

Ses tortures morales pendant les derniers jours dont nous parlons le cédèrent à peine à celles de Clarisse, et pourtant la situation de la jeune femme fut véritablement horrible.

Forçant son naturel doux et tendre, elle usait de sévérité envers Marcelle, qui en fut ulcérée.

Hélas ! il n'en pouvait être autrement.

— On ne lui avait donc arraché l'aveu de son amour que pour la faire souffrir davantage ! Clarisse l'obsédait, Clarisse la torturait ; elle l'obligeait à paraître dans le monde tous les soirs, on voulait la marier à un autre que Pierre-Paul, on n'avait plus aucune pitié de sa douleur depuis qu'on en connaissait la cause.

Marcelle, par respect pour son père, attribuait tout le mal à Clarisse seule.

Clarisse se faisait un devoir sacré de ne rejeter aucun blâme sur son mari.

Entre elles avait lieu une lutte de tous les instants, qui, le matin de l'arrivée de Pierre-Paul, produisit une dernière scène plus violente que toutes les autres.

Clarisse avait reçu de la comtesse de Lersant

avis de la présentation d'un jeune gentilhomme breton dont on lui faisait le plus grand éloge.

Il se nommait Eugène de Beauval ; l'une de ses sœurs venait de se marier dans les environs de Paris à un jeune cousin du comte de Lersant : de là de récentes liaisons.

« Je veux ton repos, ma chère fille, ajoutait Ismène, et je suis bien décidée à ne reculer devant aucun sacrifice pour y parvenir. Que Marcelle sache plaire ; la question de dot et de fortune ne sera rien, je m'en charge. Quant à la noblesse, je sais déjà que M. de Beauval père n'y attache pas trop d'importance ; une bonne éducation, des principes solides et d'aimables qualités personnelles sont ce qu'il recherche avant tout. Ainsi prépare Marcelle à une entrevue dont j'espère pour nous les meilleurs résultats. »

Mais Marcelle n'avait rien voulu entendre, elle avait pleuré ; elle n'irait chez la comtesse que contrainte et forcée ; elle annonçait qu'elle s'y montrerait maussade ; elle n'avait qu'un cœur qui ne lui appartenait plus.

— Je veux être paysanne comme l'était ma mère, disait-elle. Je ne me marierai qu'avec celui que j'aime, ou je mourrai de douleur ! Vous me réduisez au désespoir, madame ! vous m'obligez à aller dans le monde que je hais ; moi, jusqu'au pied de l'autel, si l'on m'y trainait, je refuserais tout autre époux que mon ami d'enfance Pierre-Paul.

Au nom de Pierre-Paul, Clarisse tressaillit ; mais on lui avait autrefois donné la preuve de la mort de son frère, aucun soupçon de la vérité ne pouvait se présenter à son esprit.

— Mademoiselle, dit-elle d'un ton sec, vous m'accusez injustement de vous torturer, quand c'est vous qui me déchirez le cœur ! Vous me contraignez à user de mon autorité, je me fais de fer, je veux être obéie. Ce que j'ordonne est pour votre bien, pour votre salut peut-être, vous viendrez ce soir chez Mme la comtesse de Lersant.

— Madame, répondit Marcelle, vous avez juré à Corentine d'être une mère pour moi.

— Je suis avant tout la femme de votre père, mademoiselle : c'est en son nom que j'exige une obéissance absolue.

A ces mots, Clarisse, désolée, se retira, en s'avouant qu'elle n'obtiendrait jamais rien de Marcelle par l'intimidation ni la menace. Peu d'instants après elle sortit avec ses deux enfants, et, comme elle faisait toujours lorsque son cœur

était trop plein, elle s'en alla pleurer librement sur le tombeau de sa mère.

Gilbert et Léonie en connaissaient trop bien le chemin.

Avec l'heureuse insouciance de leur âge, ils couraient gaiement dans l'asile des morts, ils y jouaient, ils riaient et folâtraient, tandis que Clarisse, agenouillée ou assise sur le marbre, se livrait sans contrainte à toute l'amertume de sa douleur.

Les enfants, ce jour-là, furent surpris de voir une nouvelle couronne appendue au grillage de fer :

— Maman, demanda Gilbert, es-tu donc venue sans nous ?

— Non, répondit Clarisse, et je ne sais qui a mis là cette couronne.

— Ce doit être Marcelle, dit aussitôt Léonie, car elle est venue ici l'autre jour, tu sais bien, avec la bonne.

Léonie disait la vérité.

C'était en effet Marcelle qui, suivant son projet, avait rendu à la tombe de la mère de Pierre-Paul une pieuse visite.

Mais Clarisse était bien loin de pouvoir le supposer :

— Plût à Dieu, pensa-t-elle, que la fille d'Emilien vint prier sur cette tombe, comme je vais prier, moi, sur celle de sa mère.

Et, posant un baiser au front de Léonie, elle dit aux enfants :

— Jouez sans bruit et surtout ne vous éloignez pas.

Puis, pendant deux heures entières, elle s'oublia devant le tombeau de sa famille, abîmée dans ses douleurs de mère, de fille et d'épouse, priant avec ferveur, pleurant sans retenir ses larmes et demandant secours à Dieu. Son exaltation s'accrut par degrés ; elle s'était remise à genoux, ses lèvres murmuraient ses pensées, elle s'offrait en victime, elle implorait le salut de son mari et de ses enfants, — celui de Marcelle surtout.

— Seigneur ! disait-elle, daignez accepter comme un sacrifice les tourments que j'endure, mais préservez-nous des pièges de notre ennemi ! Inspirez-moi ! guidez-moi ! Prenez pitié d'elle ! Permettez qu'elle soit enfin ma fille ! ou, si vous me refusez sa tendresse, accordez-moi, au moins, de souffrir seule !

Or, pendant que Clarisse priait ainsi, un jeune paysan de Bretagne, qu'accompagnait un

beau chien, venait d'être conduit par un gardien dans la grande allée voisine.

— Le tombeau que vous demandez, lui dit l'employé du cimetière, est celui où vous voyez cette jeune dame.

— Merci ! dit Pierre-Paul en donnant un écu à son guide ; laissez-moi seul maintenant.

Rentré à son auberge, il avait pris le parti d'écrire une lettre à Emilien, et il lui envoya, sous la même enveloppe que sa lettre, celle de Corentine, que, dans son trouble, il ne lui avait point remise. Après quoi, sans perdre un instant, il s'était fait conduire au cimetière Montmartre, car, d'après la nourrice de Marcelle, c'était là qu'il devait aller se renseigner pour retrouver les traces de sa sœur Clarisse.

— Mais sa sœur, sa sœur Clarisse, n'était-ce point cette jeune femme qui priait et pleurait sur le tombeau de la famille !... Quelle autre que Clarisse eût pu prier et pleurer ainsi ?...

L'émotion de Pierre-Paul était un mélange de joie et de douleur, de piété filiale et de respect. Il s'approcha d'un pas silencieux, suspendit au grillage une ancre couronne, plia le genou et récita une courte prière pour sa mère, ses frères et ses sœurs. Mais ses regards ne purent se détacher de Clarisse. Il entendit ses gémissements et ses sanglots ; il distingua même quelques-unes des paroles entrecoupées qui lui échappaient.

Se relevant alors sans bruit, il se tint appuyé contre la grille en se répétant les imprécations de Corentine, de Joseph son père, de Gervais, et enfin de Marcelle, contre Paris, la ville de malheur.

— Clarisse, ma sœur Clarisse est donc malheureuse aussi !... Elle vous implore, mon Dieu ! elle demande secours !... Et dans votre miséricorde, vous m'envoyez vers elle ; ô mon Dieu ! soyez béni !

Au moment où le jeune gars rendait au Ciel ses ferventes actions de grâces, une chaise de poste, où était attaché déjà le porte-manteau du baron Vincent de Minalès, s'arrêtait rue de Richelieu.

Le baron en descendit.

Il allait s'élaner au deuxième étage, quand il vit remettre au concierge par un commissionnaire la double lettre de Pierre-Paul et de Corentine :

— C'est de la part d'un jeune paysan ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Très bien ! inutile de monter, je me charge de cela !

La lettre fut interceptée.

— Toujours à point nommé ! Je suis en veine de bonheur ! pensa l'aventurier ; — et là-dessus il entra chez Emilien : — Nous sommes prêts, n'est-ce pas, mon cher ? Allons ! ne perdons pas une minute ; nous souperons sur la route d'Italie. Appelez votre fille et partons ! Ah ! mon excellent ami, que ne suis-je mon neveu ! ou plutôt que n'ai-je vingt ans de moins, car votre romanesque enfant est bien la plus charmante jeune personne qu'on puisse voir !.....

XXXIX.

FRÈRE ET SŒUR.

S'il y a un trait commun aux habitants de Paris et à ceux de la Bretagne, c'est le culte des morts et la religion des tombeaux.

Le Parisien se découvre toujours devant un convoi qui passe ; il regarderait comme une profanation de marchander sur les onéreux tarifs de l'administration des pompes funèbres et s'obère, pour de longues années parfois, afin de faire rendre dignement les derniers devoirs à ses proches. Les plus pauvres s'efforcent d'acheter des concessions perpétuelles de terrains, la misère noire peut seule les empêcher de faire ce pieux sacrifice ; enfin, nulle part au monde les cimetières ne sont entretenus avec plus de soin et de respect.

Quant aux Bretons, personne n'ignore jusqu'où va leur dévotion pour les morts. Les morts sont de toutes les fêtes et de toutes les réunions de famille ; ils ont en outre leurs fêtes spéciales que les communes locales ont multipliées en Bretagne plus qu'en aucun autre pays de la chrétienté. La place des morts est réservée au foyer domestique ; les âmes des trépassés sont attendues avec recueillement à certains jours, à certaines heures, et la foi la plus vive ôte tout caractère lugubre à ces croyances populaires. Enfin, si les cimetières ne sont point parés en quelque sorte, comme ceux de Paris, les croix de bois, les branches de buis bénit et les ossuaires témoignent de la sollicitude des populations pour les déponilles mortelles des défunts.

La haute Bretagne, terrain d'alluvion qui n'a

guères de cachet particulier, et où le paysan, comme nous l'avons dit déjà, n'a d'autres mœurs que les mœurs générales de la campagne, ne le cède pas, en ceci du moins, aux cantons où se sont le mieux conservés les us et coutumes caractéristiques du temps d'autrefois.

Pierre-Paul avait été élevé dans la vénération des morts ; Clarisse la Parisienne avait une foi longuement éprouvée par l'infortune.

Pierre-Paul contemplait sa sœur et reconnaissait en elle les traits de la famille Roverin. Malgré son impatience, il attendit et attendit longtemps qu'elle eût achevé sa douloureuse prière.

Plantiau, avec son admirable instinct, se gardait bien de faire le moindre bruit. De même que son jeune maître, il avait les yeux fixés sur Clarisse, et le frémissement de sa queue indiquait en l'intelligent animal une joie singulière, comme s'il eût pressenti qu'aux larmes et aux sanglots allaient succéder d'inexprimables transports de bonheur.

Trois heures sonnèrent aux horloges des environs. Gilbert prit aussitôt la main de sa petite sœur ; les deux enfants vinrent à la fois embrasser leur mère. Plantiau aboya enfin. Clarisse leva la tête ; ses regards rencontrèrent ceux de Pierre-Paul, dont la ressemblance avec Gilbert la frappa soudain :

— Ma sœur Clarisse ! ma chère sœur ! reconnaissez en moi votre frère ! dit le jeune paysan en courant à elle.

— Vous, mon frère !... Non ! c'est impossible ! murmura la jeune femme en reculant, toute tremblante d'espoir, n'osant en croire ni ses yeux, ni ses oreilles.

— Je suis votre frère Pierre-Paul, le fils de Joseph Roverin, votre frère, le fils de celle qui dort sous ce marbre ! Et leurs âmes doivent se se réjouir à cette heure en nous voyant réunis après dix-sept longues années de séparation et d'oubli.

— Pierre-Paul serait vivant ? vous seriez Pierre-Paul ?

— Vous faut-il des preuves ? Prenez ces papiers, lisez, voyez, croyez-moi !

— Non ! non ! je ne doute plus de mon bonheur ! O mon frère ! tu es vivant !... tu es dans mes bras !... s'écriait enfin Clarisse avec ivresse.

Plantiau aboyait et bondissait ; il léchait les mains de Gilbert, il se roulait aux pieds des enfants qui, tout joyeux de la joie de leur mère,